

Maria Grazia BAJONI

PÈRE OLINDO PASQUALETTI : L'ENSEIGNANT ET LE POÈTE

Dans quelle langue écrire ? À une question si simple on attendrait la réponse la plus immédiate : dans sa langue maternelle. Mais cette réponse manifeste une certaine naïveté car il existe beaucoup de gens, en particulier les enfants d'immigrés, qui s'expriment dans la langue (ou les langues) de leurs parents ainsi que dans celle du pays qu'ils habitent. On n'oubliera pas, en outre, qu'aujourd'hui les échanges universitaires permettent aux étudiants d'apprendre des langues qui, au dernier siècle, étaient, pour la majorité, éloignées de la civilisation européenne. À sa manière, la notion de patrimoine linguistique exalte les valeurs de la multi-ethnicité. Elle rend possible, à l'époque de la globalisation, la traversée de savoirs multiples et divers.

Cette pluralité linguistique ne paraît pas concerner les langues anciennes, dont l'étude s'est affaiblie à mesure que celle des langues modernes a progressé, malgré la bonne volonté de quelques professeurs, de lycées et d'universités, et quelques amateurs qui cultivent encore activement le latin et le grec ancien dans la conversation, en poésie et en littérature ou encore en science, en médecine, en droit, en philosophie et en politique¹. Certains appellent même de leurs vœux l'adoption du latin comme langue universelle².

Mon projet n'est pas d'attirer l'attention sur l'état des études classiques en Europe, à l'heure actuelle, qui est déjà bien étudié, par exemple, par François Hartog, lequel note que « moins les Anciens sont présents dans l'espace public, plus progresse leur disciplinarisation ; mais plus se réduit leur présence (au dehors), moins il est aisé de les défendre (à l'intérieur du système scolaire) comme discipline³ ». Je me contenterai d'ajouter à ce constat que c'est peut-être la notion même de « classique » qu'il faudrait redéfinir et adapter à l'évolution culturelle de notre époque. Les spécialités et les disciplines, les revues et les colloques spécialisés sont trop autonomes dans le milieu de l'éducation et dans les institutions. Il conviendrait de favoriser les approches interdisciplinaires, alliant la réflexion linguistique aux sciences politiques et à l'anthropologie du monde ancien, pour achever de déconstruire l'image d'une antiquité qui a été considérée, pendant plusieurs siècles, comme un modèle figé de perfection et de bon goût.

Olindo Pasqualetti (1916-1996), poète néo-humaniste, est un exemple de pluralité linguistique appliquée aux langues anciennes. Il connaissait presque toutes les langues anciennes : sanscrit, syriaque, hébreu, aramaïque, grec et latin. Perpétuant la tradition du bilinguisme gréco-latin, il écrivait dans les deux langues et les parlait aussi couramment. J'en ai fait moi-même l'expérience pendant les années de ma formation universitaire. Jeune étudiante, je fréquentais avec assiduité ses cours de latin à l'Université Catholique de Milan : à la différence des autres professeurs, Pasqualetti nous plongeait dans le latin et dans le grec, en nous conduisant à l'intérieur de la langue par l'enseignement théorique mais encore plus et avant tout par les exercices qu'il nous proposait. Il présentait les règles syntaxiques comme des possibles codifications de la langue vivante, en soulignant que les Grecs et les Romains avaient été des gens qui communiquaient de vive voix avant d'établir des règles grammaticales : par exemple, Pasqualetti illustrait la *consecutio temporum* du subjonctif, dont la structure n'est pas si rigide qu'on pourrait croire, en considérant les composantes psychologiques et les sentiments du locuteur. Il expliquait également toute

¹ Voir W. Stroh, *Le Latin est mort, vive le latin ! Petite histoire d'une grande langue*, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

² F. Waquet, *Le Latin ou l'empire d'un signe XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

³ F. Hartog, « Le double destin des études classiques », *Sans le latin*, éd. C. Suzzoni et H. Aupetit, Paris, Mille et une nuits, 2012, p. 359 ; Voir aussi M. Bettini, *I classici nell'età dell'indiscrezione*, Torino, Einaudi, 1995.

déroger à la règle grammaticale par l'attitude du locuteur et par la manifestation d'une subjectivité : l'expression en latin des opinions, des désirs, peurs, incertitudes ne sont pas sans importance dans les intentions communicatives.

En ce qui concerne le lexique, c'était sur l'enrichissement du vocabulaire latin d'après l'assimilation du grec qu'il attirait en particulier l'attention. J'ai conservé ses notes sur la morphologie et la syntaxe des fragments du *Bellum Poenicum* de Cn. Neuius et sur les *Annales* de Q. Ennius. Et son cours de 1979-1980 sur la langue poétique et philosophique de Lucrèce est mémorable.

Père Pasqualetti insistait sur l'évolution sémantico-lexicale des termes grecs « traduits » en latin et, à l'égard de la syntaxe, il ne cessait pas de remarquer que le latin des auteurs de l'Antiquité tardive n'était pas moins correct ni moins élégant que celui des écrivains de la période de la République et du Haut-Empire. Il ouvrait à ses élèves plusieurs perspectives de réflexion, en disant qu'il faudrait analyser tous les textes ligne à ligne, mot à mot pour justifier le refus d'une structure syntaxique considérée comme une « exception » par la grammaire normative. À ses yeux, l'absence d'une structure chez les classiques dits « canoniques » ne constituait pas une preuve d'incorrection. Avec de tels préjugés, comment expliquer l'évolution même des structures grammaticales ?

Je me souviens tout particulièrement d'un détail de sa pédagogie : il encourageait constamment ses élèves et ne les rabaissait jamais. Si quelqu'un d'entre nous faisait une faute de syntaxe dans une dissertation latine, il disait avec humour : « Eh bien, jeune homme (ou mademoiselle) ! Crois-tu qu'un auteur de l'Antiquité tardive a pu écrire de cette manière ? » Il souriait alors, laissant à l'étudiant(e) le soin de trouver de pauvres mots pour se justifier. Père Pasqualetti nous tutoyait car nous étions un groupe resserré d'étudiants qui l'appréciaient en raison de sa générosité intellectuelle. Excellent psychologue, il comprenait nos difficultés bien avant que nos notes en fissent une confession publique...

Il nous encourageait à l'apprentissage conjoint du latin et du grec : c'était sa méthode d'aborder le bilinguisme ancien comme s'il s'agissait de langues modernes. Il va de soi qu'il ne supportait pas les fautes de style et de prosodie : le respect des règles syntaxiques n'était pas suffisant pour passer l'examen car il n'acceptait pas de façons d'écrire (propres aux élèves qui n'assimilent que des règles grammaticales)⁴ qui ne restituaient pas le vrai latin, mais reproduisaient – disait-il – de l'« italien traduit ».

Tout récemment Yves Bonnefoy a souligné la nécessité de cultiver le latin dans la *paideia* de notre époque : « Même dans les classes élémentaires, ou presque, on devrait inciter à aimer le latin sous le signe des intérêts d'aujourd'hui. Enseigner autrement. Ne pas faire faire de thèmes, lesquels n'ont pour effet que de violenter la parole en obligeant à forger des phrases latines qui ne furent jamais parlées et qui n'ont donc pas d'inconscient [...]. Placer l'étude de l'admirable syntaxe plus haut que la mémorisation *a priori* des formes verbales⁵ ».

LE POÈTE

Le souvenir de la modernité de l'enseignement d'Olindo Pasqualetti me donne l'occasion d'introduire une réflexion sur son activité de poète néo-latin. Sa valeur en tant que poète a été reconnue partout en Italie et en Europe. Il s'est plusieurs fois distingué dans les concours de poésie néo-humaniste : entre 1962 à 1995, au *Certamen Vaticanum* ; en 1966, au *Certamen Pascolianum* ; en 1974, au *Certamen Hœufftianum* ; en 1978, au *Certamen Avenionense* ; en 1979, au

⁴ On renverra, par exemple, pour le grec, à Th. Kercherver Arnold, *A Greek Prose Composition : Part I*, London, Longmans, Green and Co, 1905 et pour le latin à G. B. Gandino, *Lo Stile latino mostrato con temi di versione tratti da scrittori italiani del secolo XIX e corredati di regole ed osservazioni*, Torino, Paravia, 1943.

⁵ Y. Bonnefoy, « Le latin, la démocratie, la poésie », *Sans le latin*, p. 392-393.

Certamen Catullianum ; en 1982 au *Certamen Capitolinum* et au *Certamen Vergilianum*⁶. Il est opportun de rappeler qu'il a également reçu le « Prix de la Culture de la Présidence du Conseil des Ministres » et que le titre de Chevalier de la République Italienne lui fut conféré.

Gellius rapporte à l'égard d'Ennius « qu'il avait trois cœurs, parce qu'il savait parler grec, osque et latin⁷ ». Cette observation revient à l'esprit quand on lit le recueil des écrits grecs et latins de Pasqualetti : *Gemina Musa*⁸. Ce volume comprend cinquante-cinq poèmes latins et dix grecs, en vers dactyliques, iambo-trochaiques et éoliens.

Le titre de ses proses, *Myricae philologicae*, annonce le caractère des sujets ainsi que la fidélité à l'une de ses sources d'inspiration, Giovanni Pascoli, auquel Pasqualetti rend hommage de façon explicite dans son poème *Ioannes Pascoli carcere inclusus* où il évoque la malheureuse expérience de Pascoli qui, pendant l'hiver 1879, fut prisonnier politique⁹. L'hommage consiste en une nouvelle élaboration du thème de la prison que Pascoli avait développé dans son poème *Iugurtha*. La geôle est sale (« *squalet* »), mal éclairée par la lumière qui filtre « à travers les barreaux d'une fenêtre haute » (« *e superae clathris [...] fenestras* »), les murs sont moisissus (« *mucescunt* »), portent des fissures crasseuses (« *hiantia sordida* ») et sont blanchis par des infiltrations (« *aphronitri distillans albicat odor* »). Le poète est assis sur un lit de bois (« *roboreum [...] cubile* »). Il se tient la tête dans les mains. La douleur lui donne avant l'heure les traits d'une vieille amère (« *senium [...] dolor admaturet amarum* » :

*Squalet adhuc dubio pallescens lumine carcer ;
namque per exiguas rimas lux forte diei
influit e superae clathris demissa fenestras.
Mucescunt lateres, et hiantia sordida muri
humiferum quacumque situm tectoria ducunt,
in quibus aphronitri destillans albicat odor ;
adstat roboreum nudum lodice cubile :
hic sedet, atque genu cubitos imponit utrique,
impexis trepidae palmae dum crinibus haerent,
multa querens iuuenis, nequiquam feruidus aeuo,
cui senium uitae dolor admaturet amarum. (l. 1-11)*

Olindo Pasqualetti s'est inspiré des poètes grecs et latins autant que des poètes italiens. Ayant à l'esprit tout particulièrement Lucrèce et Leopardi, il écrit un poème à forte résonance épique : *Ubi nox ibi nex*¹⁰, consacré au monde de la campagne qui se présente comme un *locus amoenus*, tandis qu'il est, en réalité, un *locus horridus* où, dans la tranquillité tragique de la nuit, les insectes et les petits animaux engagent une lutte pour leur survie, dans un environnement qui consacre la loi du plus fort. Il s'inspire d'un passage du *Zibaldone* de Giacomo Leopardi, qui dévoile comment un

⁶ Plusieurs revues de culture classique ont accueilli ses poèmes : *Euphrosyne* (Lisbone) ; *De linguis selectis commentarii* (Bogota) ; *Latinitas* (Vatican) ; *Studi sulla cultura lombarda* (Milan) ; *Aevum* (Università Cattolica di Milano) ; *Accademia di Scienze e Lettere-Istituto Lombardo* (Milan) ; *Viva Camena* (Stuttgart) ; *Rivista di Studi Classici* (Turin) ; *Istituto di Studi Romani* (Rome) ; *Vox Latina* (Saarbruchen) ; *Giornale filologico Ferrarese* (Ferrara) ; *Hermes Americanus* (USA).

⁷ Aulu-Gelle, *Les Nuits attiques*, XVII, 17, 1 : « *Quintus Ennius tria corda habere sese dicebat, quod loqui Graece et Osce et Latine sciret.* »

⁸ O. Pasqualetti, *Gemina Musa. Poesie e prose greche e latine*, a cura di G. Nepi, Piediripa di Macerata, Biemmegraf, 1987 et *Tre appendici a Gemina Musa*, Fermo-Santa Maria a Mare, Cooperativa litografica Com Studio Linea, 1992.

⁹ *Gemina Musa*, p. 118-127. Pour l'analyse stylistique et philologique de ce poème, voir mon article « *Humanitas e ars nella poesia latina di Olindo Pasqualetti* », *Musae Saeculi XX Latinae – Acta Selecta Conventus, patrocinantibus Academia Latinitatis atque Instituto Historico Belgico in Urbe Romae in Academica Belgica anno MMI habiti*, éd. Th. Sacré et Io. Tusiani, Bruxelles-Rome, institut Historique Belge de Rome, 2006, p. 75-76.

¹⁰ *Gemina Musa*, p. 129-134.

jardin est un lieu de souffrance pour les végétaux qui poussent et meurent en silence¹¹. En renversant le *topos* de la campagne idyllique, Olindo Pasqualetti utilise les moyens expressifs – lexique et style – du genre bucolique mais donne au drame que vivent les petites victimes une dimension épique. Tandis que tout paraît tranquille, la nuit, dans le jardin (« *est horto pacatae noctis imago* »), la « frêle sauterelle » (« *gracilis locusta* ») est mangée par le crapaud (« *bufo* ») à la barbe de la « cruelle araignée » (« *crudelis araneus* ») qui l'avait prise dans sa toile :

*At procul undecies sacratae turris ab arce
tinnitus geminat nocturnas aera per auras.
Tunc sub carpineam, quae lunae sidus obumbrat,
siluam cautus humi, rimas egressus hiantes,
areolae peragrans arripit araneus oram ;
obliquo celerique gradu discurrit et errat ;
mox sistit, ueluti uetitus procedure porro.
Accubat in calamo gracilis modo nata locusta
atque auras, animam dum uentre reciprocatur, haurit
uana uidens aequor patuli per somnia campi,
excutiens ubi crura leui per gramina saltu,
emictet, aucta nouis firmati uiribus aeu ;
hanc petit atque nigros crudelis araneus uncos
illius in teneri fibras ter pectoris infert ;
ter conata trucis se soluere nexibus hostis :
frustra : namque tenax uelut hamis pluribus usus,
rescissa cervice, secatur magis improbus aluum.
Dum parat ingluuiem ferus hic explere uorator,
repens, funereo quasi noctis opertus amictu,
pone uenit bufo pedetemptim. Faucibus haustus,
cruribus amplexus miseram mordensque locustam,
cruda fit alterius male cautus araneus esca.
Huic tamen est horto pacatae noctis imago. (l. 78-100)*

Le même renversement du *topos* du *locus amoenus* a lieu dans l'épigramme *Sirmionis memoria*, consacrée à Catulle¹². Pasqualetti célèbre la rose des jardins, qu'il juge plus belle (« *suauior* ») que la rose des champs, qui meurt étouffée par les ronces (« *rubus* ») :

*crescit in areolis hominum rosa suauior horti,
nec procul inde rubus, quo rosa saepta perit. (l. 89-90)*

Plus loin, c'est la métaphore de la vie qui est renversée. La coexistence du bonheur et du malheur est jugée insatisfaisante et inutile (« *nihil [...] iuuant* ») :

*At non dissimilis nostrae tua uita, Catulle ;
nam nihil aduersis mixta secunda iuuant. (l. 83-84)*

Si Pasqualetti dialogue volontiers avec Catulle, avec lequel il partage le pessimisme ainsi que la douce nostalgie pour la terre d'origine, c'est Leopardi qui a sa préférence : je renverrai au dialogue

¹¹ G. Leopardi, *Zibaldone di pensieri*, éd. G. Pacella, Milano, Garzanti, 1991, II, 2298-2299.

¹² *Gemina Musa*, p. 232-235.

entre la Mort et la Poésie dans le poème *Mors, Poesis et Vergilius*¹³, conçu comme une *Operetta morale* versifiée.

Qu'on ne cherche pas d'originalité – au sens qu'on donne à cette notion aujourd'hui – dans la *Gemina Musa* de la poésie néo-humaniste. Il s'agit d'*aemulatio*, d'un désir de rivaliser avec les modèles afin de créer un nouveau produit littéraire, de puiser dans la mine de la tradition et de sa propre mémoire, de composer une mosaïque de références et d'allusions pour exprimer ses propres sentiments. N'est-ce pas, cependant, le travail de tout poète ? E. R. Curtius a établi très clairement qu'il n'existe pas de rupture dans la tradition littéraire : toute nouveauté a ses racines dans le passé et crée des potentialités¹⁴.

COMPOSER DANS UNE LANGUE MORTE

Selon la formule de Joseph Vendryes, la langue est un « acte physiologique » et « social¹⁵ » à partir du moment où, répondant à une nécessité de communication, elle accepte qu'on l'enrichisse de nouveaux mots : « toute langue vivante doit en effet intégrer des mécanismes de néologie propres à créer les nouvelles unités lexicales qu'imposent le progrès des connaissances et les transformations des techniques¹⁶ ». Cette évidence ratifie en principe la mort du latin et du grec ancien, même si l'invention des néologismes latins dans le but d'adapter la langue à l'actualité n'a jamais cessé¹⁷ : il s'agit plutôt, dans ce cas, me semble-t-il, d'une sorte de procédé « oulipien » appliqué au latin.

Olindo Pasqualetti s'amusait à composer des poèmes sur des sujets d'actualité. Son ironie et son humour envers lui-même et ses collègues qu'il jugeait trop sérieux à l'égard de leur discipline, affleurent, par exemple, dans un poème tel que *Follis calciumque ludus*¹⁸, qui fait la chronique d'un match de football, entre les équipes de Florence et Côme. Citons, par exemple, les invocations à la Muse, d'une érudition, volontairement fardée, qui pastiche Horace et Virgile :

*Dic mihi, Musa uiros renouataque praelia campi ;
dic quotiens, ueluti cum Martius ariete crebro [...]* (v. 99-100)¹⁹

Son poème s'inspire des *Cinque poesie per il gioco del calcio* du poète italien Umberto Saba. Pasqualetti prouve son habileté en utilisant très peu de néologismes, auquel il préfère les périphrases ou l'adaptation d'un terme ancien au contexte moderne. Les vers suivants décrivent une action de relance des Florentins : le défenseur (« *triarius* ») saute (« *salit* ») et envoie (« *proicit* ») le ballon au milieu organisateur, pivot de l'équipe (« *fulcrum [...]* *totius agminis* »)²⁰, qui oriente le jeu d'un savant coup de tête (« *capitis pulsus sapienter et ictu* ») vers l'aile droite (« *dextram [...]* *alam* »), laquelle repart à l'attaque (« *se [...]* *infert* ») :

*sed florentinus uolucer triarius, alis
tamquam se tradens caelo, salit atque repellens*

¹³ *Ibid.*, p. 259-263.

¹⁴ E. R. Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, PUF, 1956 ; rééd. Paris, Pocket, Agora, 1986.

¹⁵ J. Vendryes, *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1921, p. 1-2.

¹⁶ J. Pruvost, J.-F. Sablayrolles, *Les Néologismes*, Paris, PUF [coll. « Que sais-je »], 2003, p. 9.

¹⁷ On renverra à A. Bacci, *Lexicon eorum uocabulorum quae difficilium latine redduntur*, Roma, Societas Libraria Studium, 4^e éd., 1963 et au *Lexicon Recentis Latinitatis*, Roma, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 1992-1997.

¹⁸ *Gemina Musa*, p. 3-6.

¹⁹ Pasqualetti pastiche un modèle d'exorde donné dans l'*Art poétique*, v. 141 : « *dic mihi, Musa, uirum, captae post tempora Troiae...* », « Dis-moi, Muse, le héros qui, après la prise de Troie... » (traduction de F. Richard). « *Ariete crebro* », « par un coup de bélier répété » est emprunté à Virgile, *Énéide*, II, 492.

²⁰ L'adverbe *mediatenuis* (« au milieu ») est attesté chez Martianus Capella. Il permet d'identifier le poste du joueur sur le terrain.

*hinc ad eum, fulcrum qui totius agminis inter
primos extremosque tenet mediatenus acer,
proicit ; is capitis pulsu sapienter et ictu
dextram, quae subito recipit, transmittit in alam,
quae rem nacta suam totis se uiribus infert,
ceu fortis miles medios periturus in hostes. (v. 30-37)*

La plupart des philologues classiques considèrent la poésie néo-humaniste comme secondaire, eu égard à la pureté du latin qu'ils trouvent dans les manuscrits. C'est qu'ils résonnent, en ce qui les concerne, à partir d'un modèle disparu et qu'ils entreprennent de restaurer, comme en peinture. Le poète, quant à lui, qui choisit une langue morte pour s'exprimer, restitue au mot *philologia* son sens étymologique d'« amour de la parole ». W. H. Auden a noté que la « philologie » est à la base de la poésie :

A poet has to woo, not only his own Muse but also Dame Philology [...]. It is only later, when he has wooed and won Dame Philology, that he can give his entire devotion to his Muse.²¹

Le choix de s'exprimer dans une langue morte traduit, dit-on, une volonté de retourner à la langue « mère », à une voix métaphysique et sacrée qui dépasse les limites du temps et dont l'atemporalité marque la condition *post mortem*. Le retour à la langue latine, c'est-à-dire à la langue d'une mère morte, permet, à mon sens, l'expression la plus humble et la plus pudique de la conscience de la vanité des choses, de la *uanitas uanitatum*. Cette *humanitas* de la langue latine est une valeur qui ouvre de riches perspectives culturelles, morales et civiles car le latin incarne une certaine idée de l'éternité. La conscience de cette valeur est un héritage que Père Olindo Pasqualetti, enseignant et poète, a laissé à tous ceux qui l'ont connu. À sa mémoire, je dédie cet article.

²¹ W. H. Auden, *The Dyer's Hand and other essays*, London, Boston, Faber and Faber, 1987, p. 22.

BIBLIOGRAPHIE

Gemina Musa. Poesie e prose greche e latine, a cura di G. Nepi, Piediripa di Macerata, Biemmegraf, 1987.

Tre appendici a Gemina Musa, Fermo-Santa Maria a Mare, Cooperativa litografica Com Studio Linea, 1992.